UNE ÉPREUVE

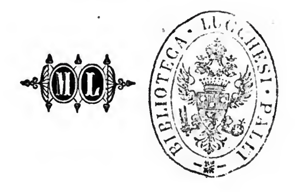
AVANT LA LETTRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

Feu CORDELLIER DELANOUE et M. JULES BARBIER

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 14 février 1855.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis*

—

1855

Distribution de la Pièce.

GASTON, cousin de la marquise. . . .	MM. Danterny.
RAOUL, ami de Gaston.	Lacroix-Taverney.
LA MARQUISE DE LUZY, jeune veuve.	Mlles Cara-Fitz-James.
AGLAÉ, nièce et filleule de la marquise.	Virginie-Duclay.
NANON, femme de chambre.	Madeleine.

La scène se passe au château de la marquise.

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

UNE ÉPREUVE AVANT LA LETTRE

Le théâtre représente un petit salon ouvrant sur un jardin. — Porte au fond. — Portes latérales, au troisième plan. — A droite, au second plan, une cheminée. — Petite corbeille à ouvrage sur la cheminée.— A droite, sur le devant, un guéridon avec papier, plumes et encre. — A gauche, sur le devant, une toilette Pompadour.— Fauteuils, chaises, etc. — Sur la toilette, un vase pou rmettre des fleurs. — Une causeuse à côté de la toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, assis devant le guéridon et écrivant.

« Madame!... Madame!... » certainement voilà un joli début, mais ça ne suffit pas. Il faut trouver autre chose... (Jetant sa plume.) Oh! la mauvaise plume!... — C'est qu'il n'y a pas à dire!... je ne trouve pas autre chose... Et tous les efforts de mon imagination, n'aboutissent qu'à ce malheureux mot : Madame! dressé devant moi comme une des colonnes d'Hercule!... Tu n'iras pas plus loin!... (Il s'étend sur son fauteuil.) Nul ne contestera pourtant que je ne sois parfaitement amoureux de madame de Luzy. Oui, j'aime cette jolie veuve autant qu'il est possible d'aimer une femme jeune, aimable, riche, et marquise par-dessus le marché! car elle est pardieu bien marquise! et de l'esprit!... et du style! comme madame de Sévigné! C'est même là ce qui m'épouvante!... (Se levant.) Voyons! voyons! pas d'enfantillage! j'ai fait mes preuves, que diable! j'ai remporté le prix de discours latin au concours général!... et quel prix!... le discours de Guatimozin aux Espagnols, pendant qu'il est sur le gril! *Nunc scio quid adportet mali!... et cœtera!* Douze pages de latin! — Je doute qu'à sa place, sur un gril... mais enfin! douze pages!... et j'échouerais devant un billet doux! allons donc! (Il se rassied et reprend la plume avec rage.) « Madame! » (Un silence!... il jette la plume avec dépit.) Va te promener! rien ne vient! absolument rien! j'ai beau m'ingénier, chercher, penser à elle!... à elle que j'aime tant, qui a un si beau château!... celui-ci!... de si beaux yeux!.... des prés si magnifiques et d'un beau rapport; une taille si élégante, et une pièce d'eau d'un arpent carré, sans compter ses petits pieds d'Andalouse et la cascade qui fait tourner le moulin! Tout cela me laisse froid en face de cette page blanche et de cette plume rétive!..

(Il se lève.) Aussi pourquoi diable écrire? Ne vaudrait-il pas mieux parler? Je suis bien avocat... Oui, mais je n'exerce pas!... La seule fois que j'aie plaidé, je n'ai jamais pu aller plus loin, que : « Messieurs!... » J'ai gagné mon procès, mais ça ne m'a pas posé!... au contraire... Ah! sotte timidité! Ne pourrai-je donc jamais me défaire de toi!... car enfin! que dit la sagesse des nations! *Audaces fortuna juvat!* Si seulement je pouvais lui écrire en latin!... ça coulerait de source! mais non, ce n'est pas l'usage. Ou si encore j'étais entré ici d'une façon pittoresque, en me cassant le bras, comme dans les opéras-comiques!... Eh! bien! mais j'y pense! voilà mon exorde tout trouvé! (Il se rassied et écrit.) « Madame!.. J'ai vu dans les opéras-comiques... » Bravo! Figaro!... me voilà lancé!... (Il continue à écrire, sans voir Gaston qui arrive par le fond.)

SCÈNE II.

GASTON, RAOUL, Gaston entre en réfléchissant.

GASTON, à lui-même, sans voir Raoul.

Je ne sais pas encore si j'aimerai ma cousine!... Il y a du pour et du contre! d'abord elle est veuve!.. et ma foi, préjugé à part, les veuves, c'est désagréable!... Je sais bien que son mari était si vieux, que... (S'asseyant sur la causeuse.) n'importe! c'est désagréable!... ensuite, il s'agit de lui plaire, et comme cette chère marquise a, dit-on, l'esprit très-fantasque, le diable m'emporte si je sais comment m'y prendre! Il me faudrait des renseignements, des informations précises, qui me manquent!... Or, aller aux informations... c'est aller tout droit au mariage... et attendu que j'ai connu bon nombre de maris... intimement... qui... il est tout naturel que je..... Enfin, j'ai encore mon opinion là dessus!... (Tirant une pièce de monnaie de sa poche.) Bah! je vais jouer ma passion à pile ou face!... si c'est pile, je l'aime, si c'est face, je ne l'aime pas! (Il jette la pièce.) C'est face!... Il paraît que je ne l'aime pas!... (Ramassant la pièce et se levant.) Eh! bien, si! cela me décide! je l'aime!... (Il fait une pirouette et aperçoit Raoul, à part.) Tiens, notre ami de collége! qu'est-ce qu'il écrit là? Quelque imitation de Tibulle ou d'Ovide sans doute! en voilà un qui était fort en thèmes! (Haut, et lui frappant sur l'épaule.) Bonjour, Raoul!

RAOUL, se retournant.

Hein? ah! c'est toi, Gaston! bonjour! je te croyais parti?

GASTON.

Parti, et où serais-je allé?

RAOUL.

A la maison du garde avec madame de Luzy et sa nièce.

GASTON.

Ma foi non, je n'ai point accompagné ces dames! J'ai fait comme toi, je suis resté ici! et même, faut-il te l'avouer, j'ai pêché à la ligne.

RAOUL, occupé de sa lettre.

A la ligne, très-bien! (Il écrit.)

GASTON.

Ah! ça, mais que diable fais-tu donc là!

RAOUL.

Oh! Oh!

GASTON.

Je te dérange?

RAOUL.

Euh! Euh!

GASTON.

Est-ce du grec ou du latin?

RAOUL.

Non, non, non. C'est du français.

GASTON.

Ah! bah!... Tu vas me montrer cela?

RAOUL.

Oh! c'est si confus! si embrouillé! tu ne comprendrais pas!

GASTON.

C'est donc un problème d'algèbre?

RAOUL.

Non.

GASTON.

Serait-ce une traduction de Pindare?

RAOUL.

Non plus.

GASTON.

C'est peut-être un vaudeville puisé dans les Commentaires de César?

RAOUL.

Tu n'y es pas.

GASTON.

Alors je ne vois pas ce que cela peut être!

RAOUL, se levant, son papier à la main, confidentiellement.

C'est... c'est un billet d'amour!

GASTON, regardant le papier.

Avec des ratures?... il y a des ratures!... Il y en a même beaucoup.

RAOUL.

C'est que... c'est un brouillon.

GASTON.

Un brouillon!... pour un billet d'amour!...

RAOUL.

Eh! bien!... est-ce que nous n'en faisions pas au collége?

GASTON.

Oui, pour les thèmes, et encore, pas moi! tu les faisais pour deux! mais un billet d'amour! et à qui est-il adressé ce tendre brouillon?

RAOUL.

Tu ne devines pas? à ta gracieuse parente, à madame de Luzy.

GASTON.

Pas possible!

RAOUL.

Ità est!

GASTON.

Ne parle donc pas latin, je t'en prie.

RAOUL.

Je te demande pardon.

GASTON.

Ainsi, tu aimes ma cousine!

RAOUL, avec passion.

Ah!

GASTON, à part.

Que le diable l'emporte!

RAOUL, déclamant.

C'est peu de dire aimer, Elvire!...

GASTON.

Tu l'adores!... oui, je connais ça!

RAOUL.

Et comme je n'ai pas encore osé le lui exprimer de vive voix...

GASTON.

Vraiment?

RAOUL.

Que veux-tu? je me défie du premier mouvement... le premier mouvement a du bon souvent, mais il vous trompe quelquefois, c'est pourquoi je fais des brouillons!

GASTON.

Homme étonnant!

RAOUL.

Oui, je tâtonne, j'attends, je cherche, j'étudie!... car rien

n'arrive à bien sans étude! on étudie le dessin, on étudie la danse, on étudie l'art le plus frivole! pourquoi n'étudierait-on pas l'art d'aimer?

GASTON, vivement.

Tu vas citer Ovide?

RAOUL.

Non! ceci t'explique pourquoi je fais des brouillons! Un brouillon, mon cher, mais c'est le premier conseiller, le premier confident! rien de complaisant comme un brouillon! cela se biffe, cela se rature, cela se recommence dix fois, vingt fois, cent fois! Le brouillon, c'est l'idée avant le fait! La réunion préparatoire avant l'élection! Le plan de campagne avant la bataille! C'est la pierre d'essai où s'aiguise notre pensée, la glace où se mire notre esprit avant d'entrer en scène... Le brouillon, c'est la réflexion, c'est la prudence, c'est l'habileté, c'est la sagesse, c'est tout! *Pan esti*..

GASTON.

Ne parle donc pas latin.

RAOUL.

C'est du grec!

GASTON.

Raison de plus!... Tu m'agaces.

RAOUL.

Je te demande pardon!... l'amour sincère hésite et balbutie quelquefois! qui le blâmera d'avoir recours au brouillon pour se recueillir, pour se reconnaître? Eh! mon Dieu! c'est le prélude qui fait qu'on écoute mieux le morceau! une épreuve, soit! mais une épreuve d'artiste! Une épreuve avant la lettre! (Il va se rasseoir devant le guéridon.)

GASTON.

Et tu t'es mis en frais de rédaction pour madame de Luzy?

RAOUL.

Tu t'étonnes peut-être de mon audace!...

GASTON, allant à lui.

Moi!... point! mais je suis curieux de connaître ton morceau de littérature amoureuse!

RAOUL.

Tu vas te moquer de moi!

GASTON, passant derrière, à droite *.

Non!... est-ce en style simple, sublime ou tempéré?

RAOUL, se levant, son papier à la main.

Ma foi! vois, toi même! (Il lui présente le brouillon, puis le retire.) Mais je t'avertis au moins que c'est jeté à la hâte...

* Raoul, Gaston.

GASTON.

Nous verrons bien!

RAOUL.

A peine écrit...

GASTON.

Donne toujours.

RAOUL.

Un premier jet! une ébauche!

GASTON, lui arrachant le papier.

Monsieur Oronte! laissez-moi, de grâce, lire votre sonnet! (lisant.) « Madame! »

RAOUL.

Tu vois bien ce mot-là! c'est le Rubicon de César.

GASTON.

Plaît-il?

RAOUL.

Va toujours!

GASTON, lisant.

« Madame! j'ai vu dans les opéras-comiques, qu'on n'en-» trait décemment dans un château, qu'en se faisant verser » par un postillon devant la principale grille... Pardonnez-» moi donc, si je ne me suis pas conformé à cette coutume, » et si, au lieu d'un postillon nommé Pédrille, ou Champa-» gne, je me suis servi de mon ami intime, Gaston, qui » m'a sauvé tous les embarras d'un premier début. Epris » comme je le suis d'un amour sincère, il m'eût été d'ailleurs » difficile, Madame, de jouer la comédie! que dis-je!... » (S'interrompant.) Il y a, que dis-je?

RAOUL.

Eh! bien, pourquoi n'y aurait-il pas, que dis-je?

GASTON.

Comment donc? mais « que dis-je, » est très-joli!

RAOUL.

Eh bien! alors?

GASTON.

Eh bien! alors ne m'interromps donc pas!... (Lisant avec emphase.) « Que dis-je!!! »

RAOUL.

Mais ce n'est pas comme ça qu'il faut le dire! Tu dis: « Que dis-je! »

GASTON.

Dis-le donc un peu toi pour voir!

RAOUL.

C'est bien difficile!... « Que dis-je! » Simplement!

GASTON.

Très-bien !... « Que dis-je! » Simplement...

RAOUL.

A la bonne heure!

GASTON, lisant.

« Cela m'eût été impossible !... Il vaut donc mieux, tout bien » considéré, que les choses se soient passées de la sorte, sans » coups de théâtre, sans foulure au bras, et sans berline fra- » cassée... mon amour pour vous, c'est de la prose, mais » quelle prose, madame! Elle n'a rien à envier à la lyre des » poëtes, elle est pure, elle est blanche, elle a les ailes de » l'enthousiasme!... C'est la prose de Démosthènes et de Ci- » céron!... » Peste!

RAOUL.

Oh! je changerai cela! je mettrai d'autres noms! Voilà où j'en étais... Eh bien qu'en dis-tu? (Il reprend le papier.)

GASTON.

Eh bien ! le commencement me plaisait mieux que la fin.

RAOUL.

Tiens! c'est drôle! C'est la fin qui me plaît à moi!

GASTON.

Naturellement!

RAOUL.

Enfin, n'importe! j'arrangerai cela! Maintenant, dis-moi, penses-tu que ta cousine soit sensible?...

GASTON.

Eh ! que veux-tu que j'en sache, mon cher ami? Est-ce que je la connais plus que toi?... Elle est ma cousine, c'est vrai, et cela rapproche toujours un peu... c'est même à ce titre que nous devons d'être commensaux de ce logis pour quelques jours d'été... Je t'ai entraîné à ma suite... l'ami s'est glissé à la faveur du cousin... mais, ami et cousin, nous sommes ici à peu près aussi étrangers l'un que l'autre. A peine si j'ai vu la marquise trois fois dans ma vie, moi qui te parle!... En ma qualité de cousin, le défunt m'éloignait toujours.

RAOUL, avec ironie.

Ah! ah!... fat!

GASTON.

Toi, c'est différent, tu es plus avancé... Diable! tu écris!...

RAOUL.

Chut! (Il va voir au fond.)

GASTON.

Quoi donc?

RAOUL.

J'aperçois la marquise et sa nièce!... Je cours achever ma lettre et je reviens!... Sois discret au moins!

GASTON.

Parbleu!

RAOUL.

Ah! mon ami! *Est mollis flamma medullas...*

GASTON.

Ne parle donc pas latin, je t'en prie.

RAOUL.

Je te demande pardon! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE III.

GASTON, seul.

Eh bien! il est encore bon avec ses confidences!... Moi, qui venais justement de prendre la résolution d'adorer ma cousine... Ma foi, tant pis! chacun pour soi en ce monde! pendant qu'il fera sa cour, je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas la mienne! d'ailleurs, il mérite bien cela avec ses brouillons!... N'importe, il y a dans ce procédé-là je ne sais quoi qui gêne ma conscience!... Bah! laissons aux beaux yeux de la marquise le soin de me décider! (La marquise et Aglaé entrent par le fond, suivies de Nanon. — La marquise, en entrant, donne son ombrelle à Nanon. — Gaston se tient à l'écart à droite.)

SCÈNE IV.

NANON, au fond, LA MARQUISE, AGLAÉ, GASTON.

AGLAÉ, gaîment.

Oui, j'ai sauté! oui, j'ai chanté! oui, j'ai joué avec les fleurs et couru après les papillons! et où est le mal? et à qui la faute? la faute en est au beau soleil, à la belle matinée, à la belle verdure, à la belle saison! et ma tante qui me gronde, qui me reproche ma belle humeur! au lieu de la partager... Car elle est jeune, ma tante! on la prendrait pour ma sœur! Voyons, marraine, touchez là, faisons la paix et venez faire une partie de volant!... voulez-vous?

LA MARQUISE, souriant.

Elle est incorrigible!

GASTON, s'approchant.

Qu'y a-t-il donc, madame?

AGLAÉ.

Ah! Monsieur Gaston. (Elle va donner son chapeau de paille à Nanon qui sort par la gauche.)

LA MARQUISE, allant à Gaston. *

Il y a, que cette petite fille me désole, mon cher cousin, et que je désespère de la voir jamais soumise à mes conseils.

AGLAÉ.

Soumise!

LA MARQUISE.

Eh! oui, soumise, petite révoltée!

AIR : *de M. J. Nargeot.*

En vérité, pour vous je suis trop bonne,
Profitez-vous si mal de mes leçons?
Où voyez-vous qu'une jeune personne,
Ait jamais eu de pareilles façons?

Dès le matin, sans qu'on vous accompagne,
Comme un oiseau, vous vol z dans les bois,
Sur des baudets vous courez la campagne,
Et vous riez avez les villageois!...

Pour faire peur à l'étranger qui passe,
Vous vous cachez derrière les buissons!
Vous l'accueillez d'une folle grimace,
Et le suivez au loin de vos chansons.

Ce sont toujours occasions offertes!...
Au fils du garde, enfin, c'est inouï,
N'avez-vous pas jeté des pommes vertes,
Ce matin même, en courant après lui?...

En vérité, pour vous je suis trop bonne,
Vous profitez bien mal de mes leçons!
Où voyez-vous qu'une jeune personne,
Ait jamais eu de pareilles façons!

Voyons, je vous le demande à vous, monsieur Gaston! ai-je tort?

GASTON.

J'avoue que...

AGLAÉ.

D'abord, elles étaient mûres les pommes! Et puis le fils au père Poirier est mon frère de lait.

GASTON.

Ah! si c'est...

LA MARQUISE.

Comment?... n'a-t-il pas été jusqu'à la tutoyer!

* Aglaé, la marquise, Gaston.

AGLAÉ.

Puisque c'est mon frère de lait...

LA MARQUISE.

C'est bon ! vous ne m'accompagnerez plus à la maison du garde !

AGLAÉ, frappant du pied.

Alors je serai renfermée, n'est-ce pas? Quelle tyrannie! (Elle s'assied sur la causeuse.)

LA MARQUISE, à Gaston.

Allons, bien ! Tout à l'heure on nous eût prises pour les deux sœurs, et me voilà maintenant une tante revêche et tyrannique! (A Aglaé.) Voyons! la main!... Non?... (Se tournant vers Gaston.) Voulez-vous me rendre un service, mon cher monsieur Gaston, eh bien! grondez-la! grondez-la bien fort! faites-lui sentir qu'il y a des convenances dont on ne doit pas s'écarter!... Enfin, dites-lui... tout ce que vous voudrez! car, en vérité, j'y renonce, elle me désespère... (Mouvement d'Aglaé, qui se lève.) Oui, Mademoiselle. (A Gaston.) Mais grondez-la sérieusement au moins! Vos paroles auront peut-être plus de poids que les miennes. (A Aglaé qui s'approche d'elle.) Fi! laissez-moi!

ENSEMBLE.

AIR : *Adieu donc, beau séducteur* (Gentil Bernard).

LA MARQUISE, à Gaston.

Oui, je me lasse à la fin!
Sermonnez-la, mon cousin!
Vous devez me seconder
Et vertement la gronder.
Puisqu'on méconnaît ma voix,
Je vous remets tous mes droits;
Sur elle, j'en ai l'espoir,
Vous aurez plus de pouvoir!

AGLAÉ, à part.

Oui, je me lasse à la fin,
D'entendre, soir et matin,
Ma tante me gourmander,
Me sermonner, me gronder!
Je veux courir dans les bois,
Rire avec les villageois...
A mon âge, on doit pouvoir
S'amuser matin et soir...

GASTON, à part, en riant.

Diable! j'ai peur, ce matin,
De mon emploi de cousin;
Je ne puis la seconder

Et n'entends rien à gronder.
On se montrera, je crois,
Fort peu docile à ma voix;
Et bientôt l'on pourra voir
Jusques où va mon pouvoir.

(La marquise sort par le fond. — Gaston la reconduit jusqu'à la porte. — Aglaé passe à droite.)

SCÈNE V.

GASTON, AGLAÉ.

AGLAÉ, à part.

Me voir grondée ainsi! devant le monde! quelle humiliation!

GASTON, à part, redescendant.

Décidément ma cousine est une charmante femme!

AGLAÉ, à part.

Et devant lui encore! (Elle va à la cheminée.)

GASTON, à part.

Que de grâce, mais aussi que de majesté! elle m'impose, ma parole d'honneur!... Elle m'impose!

AGLAÉ, à part.

Il ne prendra plus garde à moi, maintenant.

GASTON, à part.

Je comprends la timidité de mon ami Raoul...

AGLAÉ, à part.

Voyez s'il parlera!...

GASTON, à part.

Je comprends qu'il fasse des brouillons.

AGLAÉ, toussant.

Hum! hum! (Elle a pris sur la cheminée la corbeille à ouvrage et la met sur le guéridon.)

GASTON, se retournant.

Ah! pardon, j'oubliais!

AGLAÉ.

De me gronder encore, n'est-ce pas?

GASTON, souriant.

Dame! puisque ma cousine le veut absolument!

AGLAÉ, vivement, et venant à lui.

Enfin! figurez-vous, Monsieur, que le fils au père Poirier, le garde-chasse...

GASTON.

Oui, je sais!... Celui à qui vous avez jeté des pommes vertes...

AGLAÉ.

D'abord, elles étaient mûres!

GASTON.

Mûres, soit! ce qu'il y a de certain c'est que vous lui avez jeté des pommes; c'est un fait acquis aux débats...

AGLAÉ.

Mais vous ne savez pas...

GASTON.

Et que pouvez-vous dire?... Que ce petit villageois est votre compagnon d'enfance... votre frère de lait... que sais-je? une foule de détails champêtres et bucoliques que je néglige à dessein!... J'ai peu de goût pour l'idylle et...

AGLAÉ.

Ce pauvre Nicolas!

GASTON.

Et il s'appelle Nicolas! Il ne lui manquait plus que ça, de s'appeler Nicolas!...

AGLAÉ.

Oui, et il fait la cour à Nanon, et il veut l'épouser!

GASTON.

Bah!

AGLAÉ.

Et voilà pourquoi je lui jetais des pommes, monsieur Gaston!

GASTON.

Plaît-il? Je ne comprends plus.

AGLAÉ.

Comme Nicolas n'a rien et que son père n'a pas un sou à lui donner en mariage... je lui disais en riant: Tiens, Nicolas! voilà mille francs! deux mille francs! trois mille... et, à chaque fois, je lui jetais une pomme... Je lui en ai jeté quatre comme cela.

GASTON.

Ah! diable!... mais ça lui fait quatre mille francs, le voilà riche comme Crésus à présent!... Et qu'est-ce qu'il a dit?

AGLAÉ.

Il m'a remerciée... et il a gardé mes pommes. (Elle s'assied près du guéridon, prend une broderie dans la corbeille et travaille.)

GASTON, s'approchant d'elle.

Vous êtes charmante!

AGLAÉ, souriant.

Vous n'avez donc plus envie de me gronder?

GASTON.

Vous gronder!... par exemple!... mais vous êtes une ado-

rable enfant au contraire... et c'est à votre tante que je vais chercher querelle pour...

AGLAÉ.

Mais non, Monsieur... mais je veux qu'on apprécie ma tante, moi !... mais je veux qu'on l'aime... mais je l'aime, entendez-vous ?

GASTON.

Assurément ; mais enfin c'est toujours une tante... et une tante qui gronde !

AGLAÉ.

Oh ! pure bagatelle !... Il n'y a de vrai que ce que je disais d'abord, voyez-vous !... et elle est bien moins ma tante que ma sœur... si nous ne sommes pas toujours d'accord, c'est que l'âge a naturellement mis entre nous un peu de différence ; mais, dans le fond, ce sont les mêmes goûts, la même humeur, le même caractère... Elevée par elle, mon esprit s'est, pour ainsi dire, modelé sur le sien !... nous avons les mêmes sympathies et les mêmes répugnances... Enfin, que vous dirai-je ? (rapprochant ses deux mains.) Vous voyez bien ces deux petits doigts-là ?... eh bien ! me voici, moi, et voilà ma tante !... ainsi, n'en dites pas de mal !

GASTON, pensif.

Vous vous ressemblez autant que cela ?...

AGLAÉ.

Autant.

GASTON.

De sorte que ce qui vous déplaît, à vous...

AGLAÉ.

Lui est insupportable.

GASTON.

Ah ! — et elle aime ce que vous aimez ?

AGLAÉ.

Infailliblement.

GASTON.

Infailliblement ?... (à part.) Tiens, tiens, mais elle me fait venir une idée !... si j'opérais sur cette ressemblance !... Et, si, perfectionnant le système de Raoul... Parbleu ! c'est cela !

AGLAÉ, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc à parler tout seul !...

GASTON à part.

Ah ! tu fais des brouillons, mon camarade ! Eh bien ! sois tranquille... Je ferai aussi le mien...

AGLAÉ, à part.

Comme il est préoccupé !...

GASTON, à part.

Ah! tu m'apprends la théorie! eh bien, je t'apprendrai la pratique... et, comme tu fais des brouillons sur le papier, j'en ferai, moi, sur la nature même!... (montrant Aglaé) Voilà mon brouillon!

AGLAÉ, à part.

Comme il me regarde!

GASTON, à part.

Oui, puisqu'il faut plaire à la nièce pour plaire à la tante j'étudierai la tante en étudiant la nièce... Je déchiffrerai les habitudes de l'une dans les habitudes de l'autre... et je serai amoureux de celle-ci pour épouser celle-là! Voilà qui est dit! En avant le brouillon!... (Il va prendre une chaise au fond et l'apporte près d'Aglaé.) (Haut.) Mademoiselle!...

AGLAÉ.

Monsieur?

GASTON.

Non, ce n'est pas cela que je voulais dire... (Il s'assied.)

AGLAÉ, riant.

Mon Dieu! que vous êtes singulier avec vos distractions...

GASTON.

Des distractions, dites-vous?

AGLAÉ.

Sans doute; depuis quelques jours vous semblez inquiet, préoccupé... vous parlez seul... enfin, je ne vous reconnais plus.

GASTON.

Ah! c'est que je pense...

AGLAÉ.

A quoi donc, Monsieur?...

GASTON.

A une chose grave, mademoiselle, très-grave! le bonheur!

AGLAÉ.

Le bonheur!... mais c'est en riant qu'il faut y penser!

GASTON.

Vous, peut-être... mais moi...

AGLAÉ.

Vous n'êtes donc pas heureux?

GASTON.

Je crains de ne pas l'être... car ce bonheur, mademoiselle, ne dépend pas de moi.

AGLAÉ.

Ah!... et de qui donc?

GASTON.

Mais de... de quelqu'un.

AGLAÉ, vivement.

D'une femme peut-être ?

GASTON.

Vous l'avez dit...

AGLAÉ.

Eh bien ! mais parlez alors... qui vous empêche de parler?... l'hommage d'un galant homme n'a rien que de flatteur, et si votre amour est partagé, on vous le dira... pourquoi ne vous le dirait-on pas ?

GASTON.

C'est que... pardon, mademoiselle... mais le monde... les idées reçues... on procède rarement ainsi... un homme qui se déclare marche entre deux périls... trop de hardiesse ou trop de discrétion... double écueil, car il suffit d'un mot pour nous perdre... non, il faudrait que la femme que nous aimons eût la bonté, parfois, de nous tendre la main, de nous assister elle-même sur cette pente charmante et difficile qu'on nomme une déclaration !... de nous renseigner officieusement sur la manière dont elle entend être aimée !... car tout est là, mademoiselle... et ce serait, je vous jure, un moyen de prévenir, de part et d'autre, bien des confusions et bien des malentendus !

AGLAÉ.

C'est-à-dire que le cœur de cette femme ne vous est pas connu... alors, comment se fait-il que vous l'aimiez?... Vous l'avez donc aimée à première vue ?

GASTON.

Oui.

AGLAÉ.

Vous la connaissez depuis longtemps?

GASTON.

Depuis peu de jours.

AGLAÉ.

Ah !... et vous l'avez rencontrée?

GASTON.

Chez ma cousine.

AGLAÉ, se levant.

En vérité? (elle passe à gauche.)

* GASTON, se levant aussi et mettant sa chaise derrière le guéridon.

Oui, mademoiselle... et vous dire tous les trésors de grâce et d'esprit qu'elle possède... toutes les perfections qu'elle résume dans un geste, dans un sourire, dans l'harmonieuse

* Aglaé, Gaston.

mélodie de sa voix! Elle parle! c'est une musique!... Elle se tait! son silence est plein d'une malice discrète ou d'une rêverie délicieuse... Les fleurs qu'elle porte, un nœud de gaze ou de ruban, elle transforme, elle embellit tout! c'est de la jeunesse, c'est de la beauté, c'est de la poésie... quelque chose d'accompli et de charmant!

AGLAÉ, après un silence.

Eh bien, il faut lui dire tout cela à elle et non pas à moi! Voyez-vous, monsieur Gaston, c'est un avis que je vous donne... notre petite vanité de femme s'accommode peu des compliments qui ne vont point à notre adresse. Quand vous verrez cette charmante personne, ne lui parlez que d'elle, entendez-vous? d'elle seule! c'est le moyen de vous faire écouter.

GASTON.

Mais...

AGLAÉ.

Ah!... et puis... tout en disant ce qui vous passera par le cœur, tenez-vous en garde contre l'exagération... Est-ce que vous êtes poëte?

GASTON.

Non mademoiselle.

AGLAÉ.

Tant mieux pour vous! car il n'y a rien de menteur comme ces gens-là! croyez-moi, laissez-leur tout cet attirail de fleurs, de musique, de sourires séraphiques et de rubans moirés. Mon Dieu! je sais bien que l'amour enveloppe et emporte tout cela, et que le cœur qui vous aime prendra tout sans compter, c'est égal! soyez simple; plus vous serez simple, plus vous serez vrai, et plus on vous croira.

GASTON, d'un ton pénétré.

Merci! merci! (à part.) Une rature sur ton brouillon, mon ami!

AGLAÉ, souriant.

Et, dites-moi!... soupçonne-t-elle votre amour?

GASTON.

Si elle le soupçonne?.. oui! (Aglaé prend un air sérieux) c'est-à-dire non!... (nouveau sourire d'Aglaé) à moins que... (Aglaé reprend son air sérieux) et encore... non... non, elle ne le soupçonne pas!

AGLAÉ.

C'est fâcheux!

GASTON.

Pourquoi?

AGLAÉ.

Parce qu'il y a encore tout le chemin à faire.

GASTON.

Si nous en faisions chacun la moitié...

AGLAÉ.

La moitié?...

GASTON.

Qu'en pensez-vous?

AGLAÉ.

La moitié, c'est beaucoup... c'est trop pour elle!... quelques pas, à la bonne heure!... cela dépend des caractères...

GASTON.

Mais puisque le sien ne m'est pas connu!

AGLAÉ.

Alors... il faut attendre.

GASTON.

Attendre!... mais je l'aime, entendez-vous bien?... mais je veux l'épouser... mais je ne veux pas attendre, moi!

AGLAÉ.

L'épouser, dites-vous!... et une fois qu'elle sera votre femme... que comptez-vous faire?

GASTON.

Je l'enlève!...

AIR : *Du Cabinet de Lecture* (J. Nargeot).

Je l'emporte à Paris,
Où le luxe réside,
Et qui pour toute Armide,
A des jardins toujours fleuris!
Je l'emporte à Paris,
A Paris, à Paris!
Et suis, de parti pris,
Le meilleur des maris!

Je l'entourerai de richesses!...
L'art, avec ses délicatesses,
Fera pour sa beauté,
De la grande cité,
Un séjour enchanté!
Cette charmante souveraine,
De mes salons sera la reine:
Car je prétends que, chaque nuit,
Le plaisir, qui nous fuit,
Chez moi frappe avec bruit!

Je l'emporte à Paris,
Où le luxe réside,

Et qui, pour toute Armide,
A des jardins toujours fleuris!
Je l'emporte à Paris,
A Paris, à Paris!
Et suis, de parti pris,
Le meilleur des maris!

AGLAÉ.

Eh bien! non, ce n'est pas cela!

GASTON.

Comment?

AGLAÉ.

Je dis que vous vous trompez!... ce n'est pas l'existence heureuse que vous dépeignez, c'est une vie de tumulte et d'éblouissement faite pour effrayer plutôt que pour séduire. — Croyez-vous qu'elle vous suivra volontiers dans ce tourbillon?... Je gage que non, et que, loin de là... une existence calme, douce et un peu retirée, serait plus selon son goût! Tenez! je suis sûre qu'elle aime la campagne.

GASTON.

Vous croyez?

AGLAÉ.

J'en jurerais.

GASTON.

C'est possible! (A part.) Autre rature, mon garçon!

AGLAÉ.

Non, pourtant, que vous deviez absolument renoncer au monde... un tel sacrifice...

GASTON.

Ne me coûterait pas un regret s'il devait assurer son bonheur.

AGLAÉ.

C'est aller trop loin et le dévouement a des bornes. Si l'on vous aime, c'est votre affection qu'on doit vouloir, et non votre soumission.

GASTON.

Soumission, mademoiselle! soumission aveugle et absolue!

AGLAÉ.

Non, encore une fois, non!... Un loyal amour ne connaît ni esclave ni maître!... L'esclavage, monsieur Gaston! Ah! fi! voilà encore un mot qu'il faut rayer de vos papiers!

GASTON.

Nous le bifferons! (A part.) Diable! Diable! que de ratures!

(Raoul paraît à la porte de gauche.)

AGLAÉ, effrayée.

Quelqu'un !...

GASTON.

Au diable l'importun! c'est qu'elle est charmante, cette petite fille!

SCÈNE VI.

RAOUL, GASTON, puis AGLAÉ.

RAOUL, parcourant des yeux la lettre qu'il tient à la main.

Très-joli !... très-spirituel !...

GASTON.

Ne te gêne pas... continue...

RAOUL.

Ah! mon ami !... « *Finis coronat opus!* »

GASTON.

Ne parle donc pas latin, je t'en prie!

RAOUL.

Je te demande pardon !... Eh bien ! la voilà !

GASTON.

Quoi ?

RAOUL.

Ma lettre.

GASTON.

Après?

RAOUL.

Ah! mon cher Gaston, elle est charmante!

GASTON, regardant la porte par où Aglaé est sortie.

Je le sais bien, pardieu !

RAOUL.

Oh ! tu ne la connais pas d'un bout à l'autre :

GASTON, se retournant vers lui.

Comment d'un bout à l'autre?.. quoi?

RAOUL.

Ma lettre.

GASTON.

Eh ! te moques-tu de moi, avec ta lettre?

RAOUL.

En aucune façon, et la preuve, c'est que j'ai pensé à toi pour la lui remettre.

GASTON.

A qui?... à la marquise?

RAOUL.

Oui, mon ami.

GASTON.

Ah ! parbleu ! tu t'adresses bien !

RAOUL.

Est-ce que tu me refuserais ?

GASTON.

Moi ! par exemple !... ce cher ami !... Donne ! (Il va pour prendre la lettre.)

RAOUL, la retenant.

De cette façon-là, du moins, tu pourras lui dire...

GASTON.

Oui, oui, sois tranquille !... (Même jeu.)

RAOUL.

Que mon amour...

GASTON.

Ton amour... bien ! (Même jeu.)

RAOUL.

La crainte et l'espoir se combattant...

GASTON.

Ton cœur est un vaste champ bataille... très-bien ! Donne ! (Même jeu.)

RAOUL.

Ah ! dis-lui encore que, *Sinum lacrymis*...

GASTON, lui arrachant la lettre, et passant à gauche.

Mais, pour Dieu, donne donc, et ne parle plus latin... c'est agaçant à la fin !

RAOUL *.

Je te demande pardon !...

AGLAÉ, paraissant à la porte de droite, à part **.

Comment ! encore ensemble !... (Elle écoute.)

RAOUL.

Tu me traiteras en ami, au moins ?

GASTON.

Parbleu !... (Après un petit silence.) A propos, sais-tu une chose.

RAOUL.

Quoi donc ?

GASTON.

Moi aussi, je fais des brouillons.

RAOUL.

Ah ! bah !

GASTON.

Oui, tu m'as converti à ta doctrine, et comme toi, j'étudie l'art d'aimer.

* Gaston, Raoul.
** Gaston, Raoul, Aglaé.

AGLAÉ, à part.

Que dit-il ?

GASTON.

Mais ce que j'ai de plus que toi, c'est un joli petit brouillon qui agit et qui parle.

RAOUL.

Allons donc !

GASTON.

C'est comme j'ai l'honneur de te le dire !... crois-moi, suis mon exemple, et dorénavant, au lieu de juger sur le papier ta pensée écrite, étudie dans deux beaux yeux bleus ou noirs ta pensée vivante ! J'ai imaginé tantôt, moi, ce nouveau genre de brouillon bien autrement intelligent que le tien... on interroge le mien, il répond... Il explique son affaire... Hein? que dis-tu de cela ?

RAOUL.

Je dis que je ne comprends rien à ton procédé.

GASTON.

Comment! tu ne comprends pas que la froide lettre tue, et que l'esprit vivifie, au contraire... et que j'ai cherché et trouvé un brouillon, spirituel, charmant... celui qu'il me fallait, que je rêvais... le miroir enchanté et enchanteur, qui rend regard pour regard, sourire pour sourire, larme pour larme au besoin !... Eh ! quoi ! Tu ne devines pas?.. c'est une jeune fille... c'est la nièce de ma cousine ! c'est Aglaé !

AGLAÉ, à part.

Ah !... (Elle ferme la porte de droite et disparaît.)

GASTON, se retournant au bruit que fait la porte.)

Hein?...

RAOUL.

Quoi ?

GASTON.

J'avais cru entendre...

RAOUL.

Rien... c'est le vent qui ferme la porte.

GASTON.

Eh bien?

RAOUL.

Eh bien?

GASTON.

Tu ne trouves pas cela cela charmant?

RAOUL.

Si, parbleu !... A ce jeu-là seulement, on risque de devenir amoureux de son brouillon.

GASTON.

Allons donc!

RAOUL.

Ou de rendre son brouillon amoureux, ce qui serait plus grave.

GASTON.

Comment! Tu crois?

RAOUL.

Dame!

LA MARQUISE, dans la coulisse.

C'est bien!... c'est bien!...

GASTON, allant voir au fond.

Chut! la marquise!

RAOUL, remontant aussi.

Ah! diable!

GASTON *.

Sauve-toi!

RAOUL.

Tu te charges de tout?

GASTON.

Oui, mais va-t'en!

RAOUL.

Ah! cher ami, de quelle reconnaissance...

GASTON.

Il n'y a pas de quoi!

RAOUL, en s'éloignant.

Ma foi tant pis! *Alea jacta est!* (Il sort par la gauche.)

GASTON, seul.

Il ne pouvait pas le manquer... (En regardant la lettre de Raoul.) Où diable mettre ça? (Il la froisse entre ses mains.— La marquise entre par le fond, un petit panier de fleurs à la main.)

SCÈNE VII.

GASTON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur Gaston... cette petite folle a-t-elle enfin entendu raison? (Elle passe à gauche et s'assied sur la cause.)

GASTON, s'approchant d'elle **.

Tout de suite, ma cousine! Oh! tout de suite!... c'est une personne si charmante! un esprit si judicieux!... Tout votre portrait!

* Raoul, Gaston.
** La marquise, Gaston.

LA MARQUISE.

Une tête un peu vive, n'est-ce pas ?.. mais un bon petit cœur. (Elle s'occupe à mettre dans un vase qui est sur la toilette, les fleurs qu'elle a dans son panier.)

GASTON.

Votre digne filleule, ma cousine !... beauté, grâce, elle tient tout de vous.

LA MARQUISE.

Vous êtes galant.

GASTON.

Je suis vrai !

LA MARQUISE.

Est-ce que vous allez me faire une déclaration ?

GASTON.

Mais si j'osais espérer qu'elle fût bien reçue...

LA MARQUISE.

Dame ! il faut voir !

GASTON.

C'est qu'en vérité, ma cousine...

LA MARQUISE.

Après ?

GASTON, à part.

Le diable m'emporte si je sais quoi lui dire, moi !

LA MARQUISE.

Eh bien !... Est-ce que vous êtes devenu muet ?

GASTON.

Non, ma cousine... mais...

LA MARQUISE.

Parlez donc !

GASTON, à part, regardant la lettre de Raoul.

Tiens ! quelle idée !

LA MARQUISE.

Plaît-il ?

GASTON, dépliant la lettre.

Rien, ma cousine... seulement... j'ai vu...

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

GASTON, debout derrière la marquise et déchiffrant la lettre.

« J'ai vu dans les opéras-comiques qu'on n'entrait décem-
» ment dans un château qu'en se faisant verser par un pos-
» tillon devant la principale grille !... pardonnez-moi donc
» si... si je ne me suis pas conformé à cette coutume et si, au
» lieu d'un postillon nommé Pédrille ou Champagne, je me

» suis servi de mon ami intime Gas... Raoul qui m'a sauvé
» tous les embarras d'un premier début! »

LA MARQUISE, se retournant vers Gaston qui cache la lettre derrière lui.

Comment? votre ami Raoul?... Mais c'est vous qui me l'avez présenté.

GASTON.

Tiens! c'est juste; au fait. C'est moi qui...

LA MARQUISE, reprenant son occupation.

Allons! vous divaguez, mon cousin.

GASTON.

C'est vrai, mais... (lisant de nouveau.) « Épris, comme je le suis,
» d'un amour sincère, il m'eût d'ailleurs été difficile, ma-
» dame, de jouer la comédie! *que dis-je!* cela m'eût été impos-
» sible. Il vaut donc mieux, tout bien considéré, que les choses
» se soient passées de la sorte, sans coups de théâtre, sans
» foulure aux bras et sans berline fracassée... mon amour
» pour vous, c'est de la prose! mais quelle prose, madame!
» elle n'a rien à envier à la lyre des poëtes!... elle est pure...
» elle est blanche! elle a les ailes de l'enthousiasme! c'est la
» prose de Lamartine et de Châteaubriand!... *Quod si me ly-*
» *ricis...* » (à part.) Ah! que le diable l'emporte!... (Il froisse la lettre.)

LA MARQUISE, éclatant de rire et se levant.

Est-ce que vous récitez une leçon? (Elle passe à droite et va s'asseoir près du guéridon.)

GASTON, se rapprochant d'elle *.

Une leçon, ma cousine! Eh quoi? pouvez-vous donc vous tromper à l'accent de mes paroles!... Eh bien! oui, je vous aime... oui! mille perfections se résument en vous!... Vous parlez, c'est une musique! non, pas de musique!... autre chose!... vous vous taisez, votre silence est éloquent!... les fleurs que vous portez!... non, pas de fleurs!... les séraphins! ou plutôt... la soumission la plus absolue!... c'est-à-dire... non jamais... je suis fou, ma cousine, fou d'amour!... je déraisonne!... ayez pitié de moi!

LA MARQUISE, se levant.

Ah! çà mais, c'est donc sérieux?

GASTON.

Sérieux!...

AIR : *Allons! je veux qu'on s'asseoie!* (Noces de Jeannette).

Hé! quoi, vous doutez encore
De ce cœur qui n'est qu'à vous?

LA MARQUISE, à part.

Est-il donc vrai qu'il m'adore?

GASTON, suppliant.

Que vos yeux me soient plus doux!

* Gaston, la Marquise.

LA MARQUISE.

Ces fleurs que, sur ma croisée,
Je trouvais au point du jour...

GASTON.

Je les cueillais dans la rosée !...
(à part.) O Raoul ! pardonne à l'amour!

LA MARQUISE.

Quoi donc ! c'est vous, mon cher cousin,
Qui vous réveillez si matin !

GASTON, à part.

Raoul y perdra son latin !
(haut.) Oui, c'est moi qui, chaque matin,
Dévastais tout votre jardin.

ENSEMBLE.

GASTON.

Ah ! j'ai peur de votre colère !
Daignez répondre à votre tour :
Craindrai-je encore de vous déplaire,
En vous parlant de mon amour !...

LA MARQUISE, à part.

Un tel aveu ne peut déplaire ;
Et si je l'osais, à mon tour,
Sans vain mensonge et sans colère,
Je répondrais à son amour.

(Gaston tombe aux genoux de la marquise.)

AGLAÉ, du dehors.

Marraine ! marraine !

LA MARQUISE.

Silence ! monsieur, relevez-vous !

GASTON, se relevant, à part.

Ouf !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AGLAÉ.

* AGLAÉ, entrant par la droite.

Marraine, voilà M. le curé qui veut vous parler.

LA MARQUISE.

Monsieur le curé ?

AGLAÉ.

Oui, marraine !

LA MARQUISE.

Eh bien ! mais dans un instant... tout à l'heure...

AGLAÉ.

Il dit que c'est très-pressé, marraine.

* Gaston, la Marquise, Aglaé.

LA MARQUISE, avec dépit.

Ah!... c'est bien, j'y vais!... (A Gaston.) Mon cousin... (Aglaé remonte et passe à gauche.)

GASTON, saluant.

Ma cousine...

LA MARQUISE, à part.

Ah!... je ne m'étais pas trompée... il m'aime!

ENSEMBLE.

AIR : *Motif de la Valse de la Volière.*

LA MARQUISE, à Gaston.

Sans adieu!
Avant peu,
Nous pourrons reprendre
Ce discours si tendre...
S'engager, (*bis*)
C'est grave, il faut y songer.

GASTON, à la Marquise.

Sans adieu,
Avant peu,
Pourrons-nous reprendre
Ce discours si tendre?...
S'engager!
Quel danger!
A quoi sert d'y tant songer?

AGLAÉ, à part.

Avant peu,
En ce lieu,
Ils pourront reprendre
Ce discours si tendre!...
Cœur léger!
Mensonger!
De toi je veux me venger!

(La marquise sort par la droite.)

SCÈNE IX.

AGLAÉ, GASTON.

AGLAÉ, à part.

Ah! je sers de brouillon!... (Haut, à Gaston.) Eh bien?

GASTON, (qui a reconduit la marquise, se retournant.)

Quoi donc?

AGLAÉ.

L'avez-vous revue?

GASTON.

Qui?

AGLAÉ.

Mais, celle que vous aimez probablement.

GASTON, venant à elle.

Ah! oui, oui... mademoiselle. Je l'ai revue... ce bonheur m'est permis quelquefois.

AGLAÉ.

Eh bien! avez-vous osé... vous expliquer enfin?

GASTON.

Parbleu !... c'est-à-dire, non! je n'ai rien osé du tout.

AGLAÉ.

Voulez-vous que je vous dise?... votre timidité vous perdra.

GASTON.

Mais vous me disiez tantôt qu'il fallait attendre.

AGLAÉ.

Attendre l'occasion, sans doute; mais puisqu'elle se présente!... et non-seulement vous devez parler, monsieur, mais, vous devez répondre, répondre pour elle... lui épargner d'embarrassants aveux...

GASTON.

Quoi! vous croyez?

AGLAÉ.

Assurément, car enfin, est-ce son rôle à elle de vous deviner, de venir à vous, et de vous dire: « Oui, monsieur, je » vous aime, votre hommage me flatte infiniment, vous me » plaisez!... » Et les raisons pour lesquelles vous lui plaisez: « parce que vous êtes aimable, beau, bien fait, spirituel, » etc... » mais c'est le monde renversé!

GASTON.

Il faut donc alors qu'un amoureux bien avisé?...

AGLAÉ.

Se parle et se réponde à lui-même... oui, monsieur.

GASTON.

Mais, s'il se fait à lui-même des réponses... trop flatteuses... si plein d'amour et d'amour-propre, il ose...

AGLAÉ.

Eh bien! si on ne l'aime pas, ce sera un fat et un sot... si on l'aime, on lui pardonnera.

GASTON.

Ah!... on lui pardonnera?...

AGLAÉ.

Si on l'aime.

GASTON.

Grave question!... comment savoir?...

AGLAÉ.

Il y a des risques à courir, c'est vrai, mais, comme dit mon professeur d'histoire, de l'audace! de l'audace! et encore de l'audace!... c'est aussi l'avis de ma tante!

GASTON.

Je croyais au contraire que madame de Luzy...

AGLAÉ.

Pas du tout, Monsieur... ma tante ne fait cas que des vaillantes amours, des passions dramatiques et démonstratives.

GASTON.

Démonstratives?

AGLAÉ.

Oui, Monsieur; le petit Jehan de Saintré, les trouvères discrets, les pages silencieux... tout cela l'ennuie... Elle préfère Othello qui tue, mais qui aime!

GASTON.

Ah! diable!...

AGLAÉ.

AIR : *De M. J. Nargeot.*

Veut-on lui paraître
Un homme charmant?...

GASTON.

Oh! oui, vraiment!... oui vraiment! — Mais comment?

AGLAÉ.

Alors, il faut être
Presque entreprenant...

GASTON.

C'est surprenant, surprenant, surprenant!
Mais tantôt c'était autre chose...

AGLAÉ.

Bon! vous aurez mal entendu.

GASTON.

Mon Dieu! quelle métamorphose!

AGLAÉ, à part.

Il va me croire... — Il est perdu...
Il est perdu!

GASTON, à part.

Qu'ai-je entendu?...

AGLAÉ, à part.

Allons! c'est un homme perdu!

ENSEMBLE.

GASTON, à part.

Ah! ah! ah! quel singulier retour!
Quel bizarre cœur! quel étrange amour!
Ah! ah! ah! quel étrange amour!
Quel étrange amour!
J'en rirai bien un jour!

AGLAÉ, à part.

Ah! ah! ah! mon Dieu! le bon tour!
De quel air il va lui parler d'amour!
Ah! ah! ah! mon Dieu! le bon tour!
Mon Dieu! le bon tour!
J'en rirai bien un jour!

AGLAÉ.

C'est comme la campagne!... ma tante a l'air d'aimer la campagne... qu'elle déteste! son séjour de prédilection, c'est Paris!... Elle mourra entre le bal et l'Opéra! c'est moi qui vous le dis!... et elle a bien raison!

GASTON.

Cependant ..

AGLAÉ.

Même air.

Le monde est sa sphère,
C'est son élément...

GASTON.

Et quoi, vraiment? quoi vraiment?

AGLAÉ.

Oui, vraiment.
Ce qu'elle préfère,
Même au sentiment,
C'est un tourment...

GASTON.

Un tourment?

AGLAÉ.

Un tourment!
A trop d'amour l'ennui se mêle;
Et le moyen, — mais des meilleurs, —
Pour se faire bien venir d'elle,
C'est de feindre d'aimer ailleurs!...

GASTON.

D'aimer ailleurs?

AGLAÉ.

D'aimer ailleurs!...
Faites semblant d'aimer ailleurs!

ENSEMBLE.

GASTON, à part.

Ah! ah! ah! la drôle de cour!
Pour avoir le sien, feindre un autre amour!...
Ah! ah! ah! la drôle de cour!
La drôle de cour!
J'en rirai bien un jour.

AGLAÉ, à part.

Ah! ah! ah! mon Dieu! le bon tour!
De quel air il va lui parler d'amour!
Ah! ah! ah! mon Dieu! le bon tour!
Mon Dieu! le bon tour!
J'en rirai bien un jour!

De sorte, Mademoiselle, que si je vous faisais la cour?...

AGLAÉ.

Ma tante vous adorerait!...

GASTON.

Ah!... Eh bien! il faudra voir!...

AGLAÉ, à part.

Il est perdu!

GASTON.

Ah! je dois vous aimer pour lui plaire!... ce n'est pas difficile, pardieu! Je vous aimerai, Mademoiselle... c'est déjà fait... je vous aime, et s'il ne tient qu'à cela... (Il va pour lui baiser la main. — La Marquise paraît au fond du théâtre.)

AGLAÉ, poussant un cri.

Ah! (Elle se sauve par la gauche.)

GASTON, à part.

La Marquise!...

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GASTON.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur?

GASTON.

Ma foi! tout ce que vous voudrez, ma cousine!...

LA MARQUISE.

Comment, Monsieur, après ce que vous me disiez tout à l'heure!...

AIR : *Expliquez-vous* (le Père Gaillard).

Répondez-moi, répondez-moi!
Que veut dire une telle injure?
Répondez-moi, répondez-moi!

Gardez-vous ainsi votre foi?...
Cette ardeur si tendre et si pure...
N'est, je le vol,
Qu'une imposture!
Répondez-moi, répondez-moi!
Que veut dire une telle injure?
Allons, Monsieur, répondez-moi!...

Amoureux de ma nièce!...

GASTON.

Eh! ma cousine! c'est bien simple, et vous l'avez deviné vous-même... quoi de plus charmant que deux amours qui se tiennent compagnie? un amour brun et un amour blond!...

LA MARQUISE, surprise.

Plaît-il?

GASTON.

L'amour blond, plus éthéré et plus rêveur!.. le printemps qui soupire... Ophélia qui cherche des fleurs... Daphnis et Chloé qui jouent de la flûte... don Juan qui pince de la guitare...

LA MARQUISE.

Vous dites?

GASTON, lui prenant violemment la main.

L'amour brun, au contraire: l'orage qui gronde, le flot qui hurle!... Othello qui tue!...

LA MARQUISE, passant à droite.

Est-ce que vous êtes fou, Monsieur?

GASTON.*

Oui, fou d'amour, je vous l'ai déjà dit! M'aimez-vous? — Passionnément! Alors tout s'arrange... A quand le mariage! — Dans huit jours... — Ah! ma cousine, que de bontés!..... — Il n'y a pas de quoi!... — Irons-nous à Paris? — Oui, mon cousin. — Vous n'aimez donc pas la campagne? — Non, mon cousin. — Alors mettons le feu au château et n'en parlons plus. — Oui, mon cousin. — Cher ange!.... (Il se jette à ses genoux.)

LA MARQUISE, offensée.

Vous êtes un fat et un sot, Monsieur!...

GASTON, étonné.

Plaît-il?

LA MARQUISE.

Ne reparaissez jamais devant moi! (Elle sort par le fond.)

* Gaston, la Marquise.

SCÈNE XI.

GASTON, puis RAOUL.

GASTON, stupéfait, toujours à genoux.

Ah ! bah ! — Ah ! ça mais... qu'est-ce qu'elle me disait donc tantôt, la petite ?

RAOUL, arrivant à grands pas par la gauche.*

Ah ! vous voilà, Monsieur?

GASTON, se relevant.

Qu'y a-t-il donc, Monsieur?

RAOUL.

Ah ! c'est ainsi que vous me jouez, Monsieur ?

GASTON.

Comment cela, Monsieur?

RAOUL.

Oui, vous me dites le nom du brouillon, Monsieur ?

GASTON.

Eh bien ! Monsieur ?

RAOUL.

Et le nom de la lettre, Monsieur ?

GASTON.

Vous m'ennuyez, Monsieur !

RAOUL.

Quo usque tandem... Monsieur?

GASTON, passant à gauche.

Ne parlez donc pas latin, Monsieur ?

RAOUL.**

Je ne vous demande pas pardon! mais, enfin, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! Ah ! je te confie mes amours, et voilà ce que tu en fais toi! déloyal et perfide ami !

GASTON.

Permets...

RAOUL.

Non, rien !..... Aglaé m'a tout dit, entends-tu ? (D'une voix de stentor.) Tout ! tout !

GASTON, criant comme Raoul.

Quoi, tout ?... T'a-t-elle dit aussi qu'on venait de me flanquer à la porte ?

RAOUL, se radoucissant.

Allons donc ! la Marquise?

* Raoul, Gaston.

** Gaston, Raoul.

GASTON.

La Marquise.

RAOUL.

Et pourquoi ?

GASTON.

A cause de Danton !...

RAOUL.

Comment! à cause de Danton ?

GASTON.

N'est-ce pas lui qui a dit : De l'audace! de l'audace ! et encore de l'audace?

RAOUL.

Ah ! bon ! bien ! très-bien !... je comprends.

GASTON.

Il paraît que mademoiselle Aglaé était de son avis. Suivez donc les conseils des grands orateurs et des petites filles !... Décidément, mon cher, ton brouillon vaut mieux que le mien... le mien parle, c'est vrai, mais...

RAOUL.

Mais il ment!

GASTON.

Que veux-tu dire?

RAOUL.

Eh ! je veux dire que la nièce m'a rendu confidence pour confidence, et qu'on s'est moqué de toi, et qu'on a voulu se venger de ton impertinente épreuve, et que ma prédiction de ce matin se réalise, et qu'on t'aime, tout indigne que tu es d'être aimé, et enfin que tu es un grand niais de ne pas l'avoir vu plutôt !

GASTON.

On m'aime !... est-ce possible !... Aglaé !

RAOUL.

On t'aime !... c'est possible, Aglaé!

GASTON.

Mais... comment se fait-il ?... tu lui as donc dit !...

RAOUL.

Moi ! en aucune façon... Seulement, en vertu de ce principe : que les femmes ont toujours une oreille aux portes, celle-ci a tout entendu... *Sponte sua !*... pardon. — Et comme elle eût préféré sans doute le rôle de la lettre à celui du brouillon..... je n'ai pas besoin de t'expliquer le reste.

GASTON, tombant assis sur la causeuse.

Ah! je suis anéanti !

RAOUL.

Ah ! ça mais, tu aimes donc bien la Marquise ?

GASTON, se relevant.

Moi! je la déteste!... c'est sa nièce que j'aime!... d'abord, elle n'est pas veuve... et ensuite elle est charmante! et d'ailleurs c'était face!... tu vois bien que je ne l'aime pas!...

RAOUL.

Qui?

GASTON.

La Marquise!... Ah! mon ami! aimé d'Aglaé!... comprends-tu bien tout ce que je perds?... Butor!... animal!... étourneau!...

RAOUL.

Qui?

GASTON.

Moi!... Comment obtenir mon pardon, maintenant, et quelles preuves lui donner de toute la tendresse que je ressens pour elle?

RAOUL, remontant.

Silence! je les entends toutes deux...

GASTON.

Ah! je suis perdu!... (Il se sauve par la gauche.)

RAOUL, le suivant.

Eh! Gaston! Gaston!... il a le diable au corps!... les voici!.. (Il se cache derrière la toilette. — La Marquise et Aglaé entrent par le fond.)

SCÈNE XII.

RAOUL, caché, AGLAÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant suivie d'Aglaé.

Ah! tu dis donc que M. Raoul m'aime?

AGLAÉ.

Oui, marraine.

RAOUL, à part.

Oh! oui!...

LA MARQUISE.

Assurément je suis flattée de sa recherche; c'est un homme de mérite.

AGLAÉ.

Oui, marraine.

RAOUL, à part.

Oh! oui!

LA MARQUISE.

Et ensuite, c'est un homme poli!

AGLAÉ.

Oui, marraine.

RAOUL, à part.

Oh! oui!

AGLAÉ.

Et pas seulement poli, marraine, mais galant!... ces fleurs, déposées tous les matins sous vos fenêtres... attention délicate....

LA MARQUISE, à part.

Que j'attribuais si faussement à mon cousin Gaston!

AGLAÉ.

C'était lui qui vous les offrait.

LA MARQUISE.

Eh bien! mais pourquoi ne parle-t-il pas? est-ce que c'est à moi de lui faire la cour, à ce monsieur?

AGLAÉ.

Mais il vous a écrit, marraine... aujourd'hui même... ce matin...

LA MARQUISE.

A moi!

AGLAÉ.

Oui, marraine, et si vous n'avez pas reçu la lettre, c'est que monsieur Gaston s'en était chargé.

LA MARQUISE.

Ah!

AGLAÉ, tirant un papier de sa poche.

Mais il m'a donné le brouillon à moi? voyez plutôt! Ah! c'est bien touchant, allez!

RAOUL, à part.

Bonne petite fille!

LA MARQUISE.

Sais-tu bien que tu prends beaucoup d'intérêt à monsieur Raoul?

AGLAÉ.

Écoutez-donc, marraine, il est si poli... tenez, voilà ce qu'il vous écrivait! (Lisant.) « Madame, j'ai vu dans les opéras » comiques, qu'on n'entrait décemment dans un château... »

LA MARQUISE, avec éclat.

Comment! c'était donc de lui cela?

RAOUL, s'avançant.

Oui, Madame, et si le respect le plus profond...

LA MARQUISE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! (Elle passe au milieu.)

RAOUL, interdit.

Quoi, Madame?

LA MARQUISE.

Laissez-moi rire... Ah! ah! ah!... (Elle va s'asseoir sur la causeuse.)

RAOUL, décontenancé *.

Je vois bien, Madame...

LA MARQUISE.

Vous ne voyez rien du tout! Ah! ah! ah! mais riez donc aussi, Monsieur.

RAOUL, s'efforçant de rire.

Eh! eh!... (Il se retourne vers Aglaé qui rit aussi.)

LA MARQUISE, reprenant tout à coup son sérieux et se levant.

Comment, c'est de vous?...

RAOUL.

Dame!

LA MARQUISE, repassant au milieu.

Eh bien!... vous avez un terrible plagiaire, monsieur Raoul.

RAOUL **.

Qui donc?

LA MARQUISE.

Mais votre ami Gaston, qui vous vole vos bouquets et vos fleurs de rhétorique... Ah! celles-ci sont aussi flatteuses que les autres!

RAOUL.

Quoi! vous daignez donc me pardonner?

LA MARQUISE.

Comment? mais je vous remercie!

RAOUL, lui baisant la main.

Ah! Madame, que de bonté!... mais lui?...

LA MARQUISE.

Ah! lui, c'est différent, ne m'en parlez jamais!

LA MARQUISE et AGLAÉ, ensemble.

Jamais!

RAOUL, à part.

Diable! diable! pauvre Gaston! ça ne peut pourtant pas finir comme ça!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, NANON, puis GASTON.

NANON, accourant par le fond, un petit panier à la main, à Aglaé ***.

Mamzelle!... Mamzelle!...

* La Marquise, Raoul, Aglaé.
** Raoul, la Marquise, Aglaé.
*** Raoul, la Marquise, Nanon, Aglaé.

AGLAÉ.

Qu'y a-t-il?

NANON.

Ah! ben! si vous saviez!... monsieur Gaston, qui vous envoie des pommes!

LA MARQUISE.

Des pommes!

NANON.

Et qui lui coûtent bien cher, tout de même.

AGLAÉ.

Que voulez-vous dire?

NANON.

Il a trouvé comme ça Nicolas, qu'avait les pommes que mamzelle l'y avait données à ce matin... et il l'y a donné 4,000 francs pour!... Ah! mais oui, 1,000 francs pièce... et les v'là, les pommes... (Elle montre son panier.)

LA MARQUISE.

Quoi, il a donné?...

NANON.

Oui, Madame...

LA MARQUISE.

Mais c'est de l'extravagance!

RAOUL.

C'est de l'amour, Madame!

NANON.

Il dit comme ça, que c'est un cadeau d'adieu pour mamzelle...

AGLAÉ.

Un cadeau d'adieu!... il est donc parti?

NANON.

Tout de suite, mamzelle. (Elle remonte.)

AGLAÉ, douloureusement. *

Ah!...

RAOUL, à Aglaé.

Qu'avez-vous?

AGLAÉ, pleurant.

Mais je l'aime, moi!

GASTON, qui vient d'entrer par le fond **.

Hein!!! (Il descend vivement et se précipite aux pieds d'Aglaé.) Ah! chère enfant! que dites-vous?

LA MARQUISE et AGLAÉ ***.

Monsieur Gaston!

* Raoul, la Marquise, Aglaé.
* Raoul, Nanon (*au fond*), la Marquise, Aglaé.
** Raoul, Nanon (*au fond*), la Marquise, Gaston, Aglaé.

GASTON.

Eh! quoi! vous repentez-vous déjà de ce que vous venez de dire?

AGLAÉ, après un silence.

Ah! que c'est mal d'écouter aux portes!

GASTON.

Qu'est-ce que vous faisiez donc ce matin?

AGLAÉ.

Quoi! vous savez!...

GASTON.

Tout!

AGLAÉ.

C'est bon, Monsieur... je ne vous pardonnerai jamais.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus!

AGLAÉ, passant près de la Marquise.

Ah! marraine!

GASTON *.

Madame!

RAOUL, prenant le panier des mains de Nanon.

Pour l'amour des pommes!... Nanon passe à droite.

LA MARQUISE, prenant le panier **.

Sont-elles bonnes, seulement, ces pommes!... (Elle en prend une et mord à même, Raoul en fait autant de son côté.)

RAOUL.

Excellentes!

AGLAÉ.

Voyons!... (Elle prend le panier des mains de la Marquise, y prend une pomme et passe le panier à Gaston, qui le rend à Nanon, après avoir pris la dernière pomme. — Tous quatre mordent à l'envi dans leurs pommes.) C'est vrai qu'elles sont bonnes! (Nanon met le panier sur le guéridon.)

LA MARQUISE.

Allons, soit! j'oublie tout!... mais vous êtes bien heureux que vos pommes soient mûres.

AGLAÉ, à Gaston.

Et ne faites plus de brouillon, au moins!

GASTON.

Jamais, grand Dieu!

RAOUL, à Gaston.

Plus d'épreuve, *avant* ni *après* la lettre...

* Raoul, Nanon (*au fond*), la Marquise, Aglaé, Gaston.
** Raoul, la Marquise, Aglaé, Gaston, Nanon.